

Les phares vacillants de la nuit européenne

Libération, 3 octobre 2014



A Londres, en mars. (Photo Reuters)

Réputés pour leur vie nocturne, Madrid, Londres et Berlin subissent une mutation, plus ou moins forte.

Dans toute l'Europe, les fêtards tentent de résister aux pressions antibruit. Avec plus ou moins de succès. Tournée des bars à Madrid, Londres et Berlin.

A MADRID «LES NOUVEAUX ARRIVANTS SONT TOLÉRANTS»

Bars remplis à craquer, terrasses noires de monde, discothèques blindées, places ou squares envahis par des groupes d'amis assis à même le sol avec des cannettes de bière ou des *minis de calimotxo*, ces verres en plastique d'un demi-litre de whisky mélangé à du Coca. Dans le centre de Madrid, de Conde Duque à Lavapiés en passant par Anton Martín, il y a de quoi s'étonner de telles affluences malgré la crise économique qui, d'après la fédération régionale des hôteliers régionaux, a vu la fermeture de 4 500 discothèques, bars à cocktail ou salles de concert depuis 2007. La *noche madrileña* a certes perdu de son volume festif depuis les folles années de la Movida, mais elle résiste. Face à la hausse de la TVA pour les hôteliers (fixée à 21%) et à la baisse du pouvoir d'achat (les Espagnols tentent au maximum d'épargner leur budget loisir), mais aussi face à la tentative de la municipalité et des associations de quartier de réduire les «nuisances nocturnes».

La capitale espagnole et a fortiori Barcelone n'échappent pas au phénomène de la gentrification. Dans le sillage de Chueca, zone gay ultra tendance, des quartiers comme Malasaña ou même Lavapiés (la zone la plus multiethnique) s'embourgeoisent et réclament plus de tranquillité nocturne. En 2010, la municipalité conservatrice a approuvé un «plan de protection contre le bruit», ratifié l'an dernier par le Tribunal suprême de justice de Madrid : fermeture des bars à 2 h 30 (au lieu de 3 h 30), des terrasses à 1 heure (au lieu de 2 h 30) et possibilité de reprendre un bail à condition que le nouvel établissement s'engage à réduire les nuisances sonores. Dans le nord de la ville, autour du stade Santiago Bernabéu ou de la zone d'affaires Azca, 75 établissements ont fermé leurs portes après les protestations réitérées des associations de quartier. Dans le centre, si elle n'échappe pas à des fermetures, la «rue» est toujours bruyante, rieuse, animée ; même si on consomme moins, les bars ne désemplissent pas. Alors, l'effet gentrification ? Il se fait sentir à Barcelone, envahi une bonne partie de l'année par des hordes de touristes étrangers, dont beaucoup se moquent des doléances des associations. Dans la capitale, la donne est différente. «L'impact est moins fort qu'ailleurs en Europe,

dit Vicente, un jeune patron de bar à Malasaña. *A Madrid, les nouveaux arrivants ont envie de faire la fête, et s'ils ne la font pas, ils sont tolérants à l'égard de ceux qui sortent de boîte pour fumer ou chanter à tue-tête. Et les flics laissent pas mal faire.*»

A LONDRES LA FÊTE À L'HEURE DU THÉ

«*La ville qui ne dort jamais.*» Année après année, Londres, la métropole zizou, la capitale de la «*coolitude*», rêve d'arracher à New York ce titre prometteur de délires insensés, de fêtes éhontées, de nuits éblouies. Seulement voilà, la nuit, Londres dort, ou presque. Les seuls à rester éveillés jusqu'à l'aube sont les *nightbuses*, les bus de nuit, qui transportent des créatures souvent imbibées et interdites de métro pour cause de fermeture vers minuit et demi. Pour la plupart des quelque 500 000 noctambules qui fondent sur les rues de Londres les samedis soirs, la nuit s'arrête en général à 3 heures du matin. En 2005, l'introduction par les travaillistes d'une loi sur les heures d'ouverture des bars et des pubs avait suscité l'espoir de longues nuits accoudées à un comptoir, à perdre le fil du nombre de pintes descendues. La loi précédente, datant de la Première Guerre mondiale, contraignait les pubs à servir les derniers verres alcoolisés à 23 heures. A cette heure, une cloche était sonnée et le barman hurlait : «*Last orders !*» La foule était ensuite expulsée des lieux à 23 h 30 et allait vomir en cœur sur le trottoir.

C'est cette tendance accrue au *binge drinking*, un vrai problème au Royaume-Uni, qui avait conduit le gouvernement à initier cette loi. Le calcul était simple : en allongeant les heures d'ouverture, on réduisait le risque de boire vite et trop sans avoir le temps d'assimiler les degrés d'alcool. La culture du pub consiste à sortir du bureau et à retrouver collègues ou amis pour une pinte au bar. Cette pinte se multipliant en général au fil de *rounds* offerts à la ronde, l'individu, au moment de la fermeture du pub a ingéré plusieurs litres de bières, accompagnés, au mieux, d'un paquet de chips au vinaigre. Le mélange est toujours détonnant pour les trottoirs.

Sauf que peu de pubs ont déposé une demande de prolongation d'ouverture de plus d'une heure ou deux, et rares sont les établissements ouverts après 1 heure du matin, 2 heures le samedi soir. Et ce, pour la bonne raison qu'une extension de l'ouverture est déposée auprès des *boroughs*, les arrondissements, eux-mêmes très stricts sur les nuisances sonores pour les riverains. Les amendes encourues en cas de non-respect des horaires sont assez importantes pour décourager les tenanciers. Dans des cas exceptionnels, les pubs sont autorisés à ouvrir toute la nuit. C'était notamment le cas lors de la dernière Coupe du monde de foot, mais seulement lorsque l'Angleterre jouait.

Presque dix ans après la mise en place de ces mesures, non seulement beaucoup de pubs sont revenus à des horaires classiques, 23 heures ou minuit, mais la preuve n'a pas été apportée que la loi avait eu un impact positif sur le problème du *binge drinking*. Le principe est le même en cas de location d'une salle pour une fête personnelle. En général, la location s'arrête à minuit et, s'il est possible de demander une extension, jusqu'à 2 heures maximum, c'est contre espèces sonnantes et trébuchantes et au risque, en cas de dépassement, d'amende salée. Dans le West End, le cœur de Londres, les théâtres commencent leurs spectacles tôt, en général à 19 h 30, histoire d'avoir évacué les foules au plus tard à 22 heures. A cette heure, les restaurants qui servent encore sont rares. S'il vous prend l'envie d'aller finir la soirée dans un bar ou un nightclub, il faut savoir que les festivités s'arrêteront à 2 heures, voire à 3 heures. Les clubs ouverts toute la nuit se comptent sur les doigts d'une main. Pour les insomniaques et les déterminés, quelques pépites disposent encore d'une licence qui leur permet d'ouvrir toute la nuit : le Café Italia dans West End ou Beigel Bake. Ouvert depuis 1977, ce dernier est devenu une institution au fil des années. Il ne sert que des bagels fourrés au bœuf salé ou au saumon fumé et attire une foule bigarrée de déçus d'une fête écourtée, d'étudiants insomniaques et d'ouvriers en route pour leur chantier.

A BERLIN LA VOIE DE LA NORMALISATION ?

On les appelle les «clubbers EasyJet» : des centaines d'Européens, de 20 à 40 ans, qui convergent pour pas cher chaque week-end vers les aéroports de Berlin, histoire de profiter de ses nuits distendues. La capitale berlinoise a repris sa place dans le top 5 européen de la fête, qu'elle a trusté dans les années 20 et 30 avant de disparaître des radars après-guerre, pour renaître tant bien que mal depuis son underground le plus trash dans les années 80 et 90. C'est l'époque où se sont ouverts le Tresor, l'UFO, le Berghain ou le Kitkatclub, où a éclos une scène techno froide et frondeuse qui a pris possession des quartiers de Kreuzberg, Mitte et Friedrichshain. Il n'en reste qu'une image légendaire, devenue la meilleure carte de visite de Berlin, ville pauvre, sans industries, pour attirer les touristes électroniques dans des lieux spacieux taillés dans les zones en reconstruction ou sur les toits des parkings inutilisés. Mais Berlin se cogne à ce succès, qui se conjugue avec l'installation de jeunes Européens dans ses quartiers centraux pour faire flamber le coût de la vie. La tension devient parfois palpable entre les visiteurs et les locaux, qui ont l'impression de se voir déposséder de leurs Biergarten au bord de la Spree. La ville est au pied du mur : accepter de se normaliser et rejoindre Paris ou Londres dans le club

des grandes villes gentrifiées, ou tenter de résister pour sauver l'herbe qui pousse encore librement entre ses pavés.

Source : http://www.liberation.fr/societe/2014/10/03/les-phares-vacillants-de-la-nuit-europeenne_1114412